

elle avait pris, à travers nos regards  
l'éclat des gemmes nébuleuses  
elle était  
étincelle quant au sourire  
cristal  
quant aux yeux  
perle de corail  
quant aux seins  
miroir quant au ventre  
et foudre  
foudre quant au sexe  
moi j'étais nuage  
nuage de feu  
de ceux qui couvrent de reflets orange les aciéries  
je couvrais  
je couvrais  
étale comme une aile  
et par elle  
illuminé du dedans

Impensable  
improbable  
ahurissant  
incoercible  
l'amour  
une fois  
une seule fois comme puits dans les sables  
une chance sur mille  
ton corps nu  
de la taille aux pieds  
ton sexe blond irradiant le soleil  
moi  
adorant  
le museau entre tes cuisses  
et ce plaisir ébloui qui t'éclate le ventre  
l'amour  
sous les pins tapi au milieu des humains qui nous frôlent  
l'amour  
derrière les volets clos  
ponctué des plaintes de la corne de brume  
encore une fois cette chance sur mille  
et puis  
le ressac  
repartir  
casser les certitudes  
hisser les voiles  
naufziger  
rescapier  
et enfin  
se souvenir  
on n'en finit jamais de se souvenir

sous mes mains  
ces deux arbres de pierre chaude  
tes cuisses  
comme d'oblongs coquillages  
navigants sur l'espace  
ma bouche enfouie aux portes de ton ventre

ô brûlure

ô blessure

ô gouffre insondable où je lape la voie lactée  
où je mords dans le ciel  
où je crie un grand cri

où

enfin

avec mes mille bras  
j'explore les galaxies

tais-toi le vent  
enlève-moi  
couche-moi  
en nappe sur elle  
sur chaque recoin du monde  
où niche un peu d'elle-même  
que je m'éparpille  
que je me défasse  
que je me détricote  
que je me répande  
que je me liquéfie pour la rejoindre  
comme une bruine étale  
et vivace

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

puis  
les oiseaux de mer sont arrivés  
et son ventre dormait avec l'écume sur la surface des flots  
vague  
vague  
au milieu de ses yeux  
l'étoile,  
la polaire  
un gouffre lointain où s'enfonçait le devenir  
cette plongée effarante dans le trou noir de son évidence  
j'appelle  
j'appelle  
j'appelle la mer aux ailes de requin mouette  
celle que portent ses reins  
face au bleu incontinent du ciel et de l'espace

Ô arbres  
arbres imbéciles et solides  
les couilles dans l'humus  
la chevelure entrelardée de bouts de ciel  
qu'attendez-vous?  
qu'attendez-vous pour cesser de cautionner  
l'inexplicable échange du dehors et du dedans?  
pour cesser de faire semblant qu'elle a un sens  
cette planète découpée en échiquier noir et blanc?

j'attendrai  
que la salamandre fasse  
parmi les flammes  
parler les masques  
et danser les abeilles dans la poussière verte des magnolias  
j'attendrai  
de voir fleurir en s'ouvrant le coquillage doué de voix  
l'huître perlière au cœur fourré de désir  
aux valves offertes  
et nacrées  
j'attendrai  
j'attendrai  
jusqu'à ce qu'il ne soit vraiment plus possible d'attendre  
jusqu'à ce que la mort me chasse  
jusqu'à ce que  
je m'en aille

.

je vais inscrire sur ton front  
la lente poussée de l'espoir des arbres et la peur affolée des  
nuages d'automne  
je vais dessiner sur toi  
avec la danse désordonnée de mes mains  
le vent écartelé des étés à venir et la neige immobile de l'hiver  
écoulé  
je vais compter une par une  
sur les pointes divergentes de tes seins  
les vertus impalpables du silence  
et les fusées éphémères du langage  
puis  
enfin  
sur l'autel miroitant de tes hanches  
je ferai le grand sacrifice du temps

Demain  
repartir  
découvrir  
vivre et bouger  
demain  
seulement demain  
aujourd'hui  
palme  
branche de manguier  
l'alizé qui se meurt  
la touffeur de l'air  
une journée à suçoter

la lumière et le vent  
coursent la croupe frémissante des graminées  
c'est l'éternité qui remue  
c'est le temps qui fait silence  
heures nues  
sur le dos dodelinant des collines  
contemplant la lumière blanche étalée  
la poussière d'argent et d'espace  
vivifiante et immuable

les fleuves et la mer  
et ta main coulée dans le regard des flaques  
et ton entente tacite à l'oreille des pierres  
et la terre  
et le fer et EUX  
passés cassés croisés  
oubli sur les doigts en épissures noires  
sur le morse blanc codé qui montre  
son ventre au soleil vert du souvenir  
les heures et les jours  
palombes enragées enfuies vers la forêt de l'horizon couché  
et mon regard  
en train de voir  
où sont  
mais où sont  
passés les hommes?

le silence  
juste le silence  
je porte sur le dos  
la peau secrète des bêtes  
le cœur chaud des loutres  
la patte feuillue des marcassins  
le silence  
juste le silence  
et la tendresse moelleuse de la neige  
les mains rudes des arbres  
que je serre au passage  
j'ai le pas feutré du renard  
j'ai retrouvé ma vie coulant en filet clair sous la glace  
j'ai retrouvé le murmure tendre du sommeil  
le courage de sourire aux cailloux renfrognés  
de plonger mes yeux dans ton regard fertile  
ô ma forêt

fuite infinie de la lumière  
concentrée au point zéro  
dans le collapsus du soleil  
ma prunelle chauffée à blanc  
où s'inscrit le nombril insolent et doux  
le mystère profond de ton ventre  
gouffre  
gouffre de lumière et d'ombre  
images superposées de la chute  
en toi  
contraction de ton sexe  
je rapetisse  
jusqu'à l'espace moléculaire  
où aussitôt  
l'explosion permanente des atomes  
me projette dans la course sans fin des planètes irradiées

## AMSTERDAM

On passe, et pourtant rien ne bouge  
On se retrouve au soir derrière un œil-de-bœuf mi-clos sur le  
canal  
Dans une tombée de jour à crachin  
Avec des arbres aux allures de saints apôtres fragiles.  
Et surtout cette eau calme, ces bateaux immobiles qui ne  
traversent plus que l'épaisseur du temps  
Un mur intense de silence noué autour de chaque épaule  
Des mains qui, simplement, deviennent de verre et peuvent, là-  
bas  
par dessus le miroitement continu des surfaces  
Attirer l'âme et les yeux vers l'athanor autrement inaccessible  
du cœur  
Le tabernacle évident et creux du vide  
L'impalpable baiser de la lumière.

Lentement  
le matin  
la montagne  
le cri des pins colonnaires

très tôt  
le soleil  
la savane rousse  
l'horizon raturé des troncs blancs des niaoulis  
le silence qui se prend les pieds dans les buissons d'épineux

à chaque aube  
être le premier homme  
descendre lentement l'aisselle bougainvillée des vallées  
jusqu'aux palétuviers du rivage  
se noyer la face  
dans la mer  
dans le lapis-lazuli du lagon  
le corps nu étiré comme un soupir d'aise  
en deçà de la barrière de corail  
close et utérine  
frissonnante d'un ris d'alizé tiède

journée palme  
à déguster lentement comme un mangue mûre  
au-delà  
de l'autre côté de la crête d'écume  
l'appel roulant du récif  
et derrière encore  
l'aventure

demain  
seulement demain...

Il y a ce four solaire  
dingue  
sur le miroir blanc du corail  
et moi au milieu  
nu  
seul  
attendant que soit achevée ma cuisson  
que chaque cellule de mon corps entre en ébullition  
attendant de partir en vapeur  
te rejoindre  
porté sur l'aile rare des stratocumuli  
attendant encore  
de me refroidir  
de tomber en pluie sur ton visage  
là bas  
à vingt mille kilomètres  
juste sous la plante de mes pieds

il y a  
ce silence  
le frou-frou des fougères arborescentes

il y a  
l'odeur délicieusement toxique  
des tiarés  
et des hibiscus

il y a  
le grondement souterrain des mines  
cette terre rouge de minerai  
où j'ai perdu le nord

ne sachant plus en quel point de l'espace  
s'organisent tes gestes

il y a

des rythmes qui battent le Pilou  
derrière l'écran touffu des montagnes  
des rythmes comme une canonnade  
que roule le tambour du récif

il y a

les battements intérieurs  
ceux de mon muscle cardiaque  
perceptibles dans le souverain silence

il y a

des farés kanaks  
sombres intimes et chauds  
comme l'antre de tes cuisses

des semaines à rêver de toi  
à t'attendre  
le museau au ras des ris  
l'œil rivé à la barre du récif  
regardant plus loin que le soleil  
là où il perd ses plumes  
dans un océan de feu

le ciel outremer

est une couverture chaude sur ma tête  
fermant l'étuve

complétant l'athanor

où je me transmutes en toi

je ne suis plus que bulles aussitôt éclatées  
dans le mortier de la lumière

aveugle de blanc

brûlé

commotionné

dissout

... j'arrive!

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

qui et que serai-je  
moi  
sans le bruit du vent dans les feuilles  
sans le temps qui s'arrête entre hêtre et racines  
sans l'aile évanescence des brumes  
sans la tendresse sèvre du ciel  
sans ce moment où se dénouent  
s'étalent  
s'étirent et s'apaisent  
les fibres enchevêtrées de la chair  
je n'attends plus rien  
plus rien que de me fondre  
dans la vaste respiration du monde  
que d'être bu  
par la tourbe douillette  
que de devenir  
peu à peu  
la vie

Les mouches dessinent en l'air des creux  
Qui ne tressaillira pas  
Qui acceptera l'étreinte du vide?

Les mouches font l'amour

Pas à pas.

Surtout ne pas accepter qu'elles s'agglomèrent, qu'elles  
rendent à l'espace quelque secrète consistance

Rayon jaune

Rond d'or, cristal effaré, geste accroché par les ongles aux  
fenêtres du rien.

Géométrie de diptères linéaires

Trouver l'ombre qui se cache diffuse au sein de cette écriture.

Coupe qui dessine les lèvres du verbe

Porte pour scaphandre penché sur le cône tronqué d'un puits

Trop

Jusqu'à glisser dans le glauque trou de serrure

Une fois la paillette du ciel, puis le gargouillis illusoire des  
nuages

Lentement traîné vers l'en bas, les paumes à plat sur un miroir  
d'argent qui recule.

Être le centre d'une onde qui ne peut toucher ses bords,

Jusqu'à ce qu'au dessus de la tête il n'y ait plus de

Surface

et ainsi chaque chose s'en allait  
sifflotée par le chant des oiseaux  
étirée  
par la corde vibrante de la voix  
l'aile puissante des nuages  
et les pommiers comme des protections  
ouvraient leurs mains sur la volonté de croître

le silence  
lui  
respirait  
simplement

Muet

le signe de ton œil

comme gravé sur mon épaule

comme rondache d'opale

miroir divergent des crachats éclatants du soleil

j'imbrique dans les brouillards la certitude de tes gestes

j'enchâsse au visage du fantôme

les bijoux de ta peau

moi

le Prométhée réveillé quelque part au fond des replis ondoissants

de ton sexe

véridique

j'oppose encore à l'écrevisse du temps  
le granit  
la nacre  
et le crissant émail  
la marbrure brisée des pattes de scorpions éclatants  
le vermeil étonnant dont s'irradie ton ventre  
et le lichen boréal  
terreau du fuseau de tes cuisses  
je tiens ferme  
remontant pas à pas la courbe ongulée de ta hanche  
offrant à la parade impudique de la lune  
le coquillage impérial de ma paume  
en conque sur ton sein  
coulant lentement au fond de toi  
jusqu'à perdre jusqu'au souvenir  
de l'essence du monde

parfois, vivre à couper le souffle  
coupe la parole

parfois  
il ne suffit plus de vouloir  
parfois mes mots sont envol d'oiseaux inquiets  
devant mon propre regard  
parfois la brume  
affole ma main vide  
parfois la boue qui brouille les traces  
et parfois  
au moment de t'atteindre  
ta silhouette mangée par l'angle d'une façade  
je bondis alors  
je cours  
je halète  
trottoir  
trottoirs vides  
trottoirs nus  
parfois vois tu  
tu es une autre

la surprise de te reconnaître sans te connaître  
sans t'avoir jamais connue  
de repérer seulement  
le geste ineffable  
le pied ailé de mercure

les rails snobent l'horizon  
filent en sifflotant  
et toi  
le cul sur la banquette  
tu regardes passer les oiseaux migrateurs  
prêt encore  
à souffler des ballons de nuages

dans le cœur chaud du froment  
il y a comme enclos  
le cœur emplumé des perdrix  
sous la paume douce du vent frissonnent les camées indécis  
des strati  
loin au dessus de la calligraphie des papillons  
dans la fuite longue de la plaine  
il y a  
sur le vert du bois  
sur le camaïeux bleu du ciel  
le souffle vibratile du pinceau des blés  
la fuite longue du soleil  
qui n'est que trou à l'autre bout du tuyau verni du ciel  
pompant la curiosité des choses vers un ailleurs incandescent  
sur le trou de serrure de la lumière  
il est écrit en éclats de volcan  
le grand secret de l'herbe poussée  
le grand mystère des enfants malades et des oiseaux mangés  
et la fraîcheur du vin à l'ombre des pêchers  
et la tête étonnée de tout ce qui meurt  
et de tout ce qui naît  
  
tout autour  
le grand miroir cylindrique  
me renvoie mon visage  
où toute énigme est de tout temps gravée  
dans la très vieille écriture perdue des rides  
je me regarde  
face à face  
le nez écrasé sur le tain de l'azur  
posant avec persistance la même question en forme d'œil

ouvert  
et recevant en retour du ciel résonateur  
le mouvement inversé de mes lèvres  
le monde est une chambre d'écho  
et les arbres...  
les arbres une table d'écoute  
pour le compte du ventre de la terre  
encore un regard dans le prolongement de la dernière feuille de  
la dernière branche du pommier  
encore un geste des lèvres vers la réfraction impitoyable du  
bleu  
et le regard retombe sur le velours chaud et râpeux des blés  
où il y a  
dans un cœur chaud  
clos comme une huître  
des perdrix prodigues de tendresse  
des papillons colorés dévoreurs d'immobile  
et moi  
et le soleil  
roulés dans la caresse  
fondus dans la bouche ouverte des choses  
bandant un sexe mur  
par dessus les garennes  
par dessus les épis  
tendres  
souples  
et lisses comme des peaux

Plus mon œil s'accroche aux nuages  
Plus le bleu me coule dans la gorge  
Plus l'air dense du monde s'engouffre dans mes  
poumons  
Plus le monde me paraît enfin  
Vraisemblable

Et plus le monde me paraît vraisemblable,  
Plus la vie me prend à bras le corps  
Et moins je crois dans l'invraisemblable  
Entrelacement de mes pensées  
Dans le labyrinthe de mes espoirs et de mes désirs  
Dans le jeu de miroirs fou de mes demains  
Dans l'illusion des certitudes

Plus je doute  
Et plus j'aime

LA DANSE

La nuit  
Seule  
Au bout du monde  
Bleue  
Et silencieuse  
Passe le velours de sa langue  
Sur la terre  
Elle embrasse l'humus  
Et se fond  
Plasma tropical  
Dans l'écorce des choses

la lumière et le vent  
coursent le dos frémissant des graminées  
c'est l'éternité qui remue  
c'est le temps qui fait silence  
heures nues  
sur le dos dodelinant des collines  
contemplant la poussière blanche étalée  
la poussière d'argent et d'espace  
vivifiante  
et immuable

souris, ma vie  
berce-toi du clin d'œil équivoque de l'azur  
respire en prenant en pleine face le vent salin du réel  
et de la mouvance sans lendemain

vingt-quatre heures égrenées en perles étonnées  
protégées du gris par le choix du regard  
par l'humour inattaquable  
par la certitude de ceux qui reviennent de trop loin  
par la joie d'être survivant  
par la luxueuse succession des minutes

gratuit  
tu es gratuit mon petit frère  
ni désir incoercible  
ni futur  
ni temps  
tu luis comme une aurore boréale  
pénétré d'univers contradictoires  
et cristallins  
acteur et spectateur d'une tragi-comédie dont la mise en scène  
t'échappe

souris petit frère  
tu peux tout faire  
tout vivre  
il n'y a pas de loi  
sinon de ne plus refuser la mangue douce amère que le destin  
te place entre les dents  
le flux irisé fugitif et anodin de tes jours

souris ma vie  
tu es une passoire  
un filtre plein de la pulpe de cette planète folle  
et surtout  
surtout  
cesse d'essayer de comprendre  
ça tue le goût

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

hochement

le temps se heurte aux arbres et aux horloges venues d'on ne sait où si ce n'est d'un lointain et mystérieux passé quelque peu africain

vois

comme ce que tu touches file entre tes doigts velours lissé  
comme peau de bête fourrure de martre œil biaisé de castor au ras de la moire de la mare

note

grave tenue sustenuto toile de fond feutrée d'un chant fuselé à la limite d'être grégorien mais sensuel torrent de gorge épanouie de femme roucoulée et ronronnante

tambour

pulsation sourde de la sève des racines au feuillage ponctuant toute la vie organique et dense

l'espace

contracté en vague de ressac père du temps  
( hochement encore lui aussi )

je te retrouverais  
même si je te perdais sept et sept fois sept mille fois  
il me suffirait de regarder le vent  
de humer la terre de printemps  
ou d'explorer le jardin  
il me suffirait  
de caresser un insecte endormi dans le bois  
de suivre un lièvre couru par un chien  
je te retrouverais  
même là où tu n'as jamais été

www.liraloeil.be ©jean-paul leclercq no print no copy

à chaque feuille tournée  
un automne se meurt  
une pousse surgit  
un caillou se givre  
ô cri des écureuils enivrés d'amour  
je me répands sur la terre  
respirant les strati  
et poignant à deux mains  
dans l'humus  
et le temps

[www.liraloeil.be](http://www.liraloeil.be) ©jean-paul leclercq no print no copy

ce sont des arbres noirs  
mais sereins  
effilochés ou compacts  
rêches ou moelleux  
pris entre le céruléen du couvercle  
et l'olive et Sienne de l'assiette  
je cuis donc  
printemps encore nu et déjà four allumé  
la peau déjà croustille  
tête morte  
cœur froid  
détaché  
le soleil de l'instant  
aucune question  
seulement un chant d'oiseau  
je suis à l'intérieur de la trille  
je suis la trille  
et plus rien  
n'existe

toi qui penches ton front enserré de bandelettes  
la nuit sur le bord fuyant des marées  
toi qui fais retraite  
le dos secoué par les sanglots des lames  
toi qui amortis les bruits montant de tes os  
le corps lové au flanc moelleux des nuages  
ton mal est écume courant sur les crêtes  
frisson  
ris  
chair de poule dans ta tête  
cliquetis de tes dents fermées et grinçant sur le sable  
toi qui serres tes mains au creux dur de ton cou  
étends ta peau sur la surface lisse des coquilles de mer  
pour que le vent te mue en récif  
en caillou  
sculpté par la durée des choses  
et le néant établi du soleil